

I

La Shoah n'est pas finie

*Si je n'ai pas soin de moi, qui donc en aura soin ?
Si je n'ai soin que de moi, que suis-je ?
Et si ce n'est pas maintenant, quand donc ?*

Hillel, *Traité des Pères*, 1, 14

8 décembre 2000 à Jérusalem. Émile Shoufani, prêtre arabe de Nazareth, a réuni dans un grand hôtel de la Ville sainte une soixantaine de professeurs. Ils sont venus de l'école arabe qu'il dirige à Nazareth et de l'école juive de Jérusalem avec laquelle il organise des échanges depuis quinze ans.

Dehors, c'est le désert. Plus un pèlerin, plus un touriste dans les rues, et les rares passants ne s'attardent pas, pressés qu'ils sont par l'angoisse qui empoisonne l'air, qui colle à la peau. On sort le moins possible, on laisse allumé toute la journée le poste de radio ou le téléviseur. Comme en temps de guerre.

C'est le désert aussi dans les cœurs. Dans leur hôtel, ils n'ont a priori plus rien à se dire, ces militants du dialogue qui se connaissent et se côtoient pourtant depuis des années. Rien à se dire, si ce n'est la colère, l'incompréhension, et une inextinguible tristesse. Rien à perdre non plus, puisque

Un Arabe face à Auschwitz

l'essentiel semble déjà avoir été perdu. Aussi ont-ils malgré tout répondu à l'appel du curé de Nazareth, lorsqu'il leur a demandé un dernier geste, celui de s'enfermer ensemble pendant deux jours pour tenter de répondre à cette question impossible : « Que nous est-il arrivé ? » Mais ils n'ont sur les lèvres aucune explication satisfaisante, aucune parole reconfortante, et ne se retrouvent qu'autour de ce constat accablant : tout est en train de s'écrouler.

Il y a seulement sept ans, avec la poignée de main historique entre Rabin et Arafat, avec le retour triomphal du président palestinien à Gaza, avec la multiplication des groupes de contacts entre Juifs et Arabes à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières d'Israël, l'espérance était subitement devenue une valeur en hausse au Proche-Orient. Pour la première fois depuis plusieurs générations, chacun s'était mis à croire que ses enfants pourraient vivre un jour dans une région en paix.

La cote de l'espoir, cependant, s'était remise très rapidement à baisser, surtout depuis l'assassinat d'Yitzhak Rabin en 1995 et la poursuite des attentats. On avait continué de parler de processus de paix, mais tout se passait comme si de part et d'autre on avait décidé de le livrer au bon vouloir des irréductibles : les colonisations juives en Cisjordanie continuaient de plus belle, et les islamistes palestiniens ne cessaient d'accroître impunément leur puissance. L'horizon de la paix s'éloignait de plus en plus, s'évanouissant dans une abstraction à laquelle presque plus personne ne croyait vraiment.

Mais l'espérance n'était encore que moribonde. En cet automne 2000, elle est morte pour de bon, dans le feu et le sang. Autour de son cadavre, les deux camps s'accusent mutuellement de son assassinat : pour les uns, c'est la provocation de Sharon sur l'esplanade des Mosquées qui a tout déclenché ; pour les autres, c'est Arafat lui-même qui avait

préparé l'explosion d'une deuxième Intifada. Des images se succèdent, d'une violence extrême, qui font le tour de toutes les télévisions du monde : la mort tragique du petit Mohammed El-Dourra, l'attaque et la démolition du tombeau de Joseph, le lynchage de deux militaires israéliens à Ramallah...

Pour Émile Shoufani et pour ses compatriotes arabes israéliens, cette seconde Intifada est une double catastrophe : il y a bien sûr le malheur qui s'abat à nouveau sur leurs frères palestiniens des Territoires, ces enfants qui meurent, ces mères éplorées, ce peuple – leur peuple – que l'on enfonce dans la misère, coupé du monde. Mais il y a aussi, pour la première fois depuis presque vingt ans, ce coup de tonnerre qui semblait devenu à jamais impossible : la police a fait feu sur eux. Eux, ces Palestiniens de l'intérieur qui sont devenus des citoyens israéliens, qui réclament avec vigueur l'égalité des droits, qui revendiquent et manifestent, mais qui demeurent loyaux vis-à-vis de l'État juif. Tout le combat du curé de Nazareth consiste précisément à favoriser, à travers son école modèle, l'émergence d'une élite intellectuelle et sociale arabe en Israël. Sa réussite de pédagogue, comme celle de nombreuses autres personnalités parmi le million d'Arabes du pays, pouvait devenir une référence pour l'intégration progressive de cette population à l'intérieur de la société israélienne. Une référence qui aurait pu contribuer à l'élaboration d'un « vivre ensemble » inédit entre Juifs et Arabes...

Et voilà qu'en ces jours de folie d'octobre 2000, on s'est mis à leur tirer dessus comme s'il s'agissait d'ennemis enragés et d'horribles envahisseurs ! Voilà que l'État a fait soudain semblant de croire au réveil d'une « cinquième colonne » à l'intérieur de ses frontières, pour écraser dans le sang une contestation qui, même si elle n'était pas exempte de débordements, n'avait rien de foncièrement dangereux pour lui, ne remettait pas en cause la légitimité d'Israël, mais seulement sa politique dans les Territoires. La police n'était pas préparée à faire face à une telle situation à l'intérieur des frontières,

Un Arabe face à Auschwitz

elle n'avait pas le matériel adapté, toutes les excuses sont invoquées, mais... si elle avait eu affaire à des Juifs, aurait-elle tiré et tué ainsi ? Les treize morts arabes israéliens de ces dernières semaines ont brisé net un mouvement d'échanges qui commençait à poindre, une confiance qui commençait à naître. Résultat : les jeunes Arabes sont survoltés, leurs aînés écœurés, et les Juifs se mettent à avoir peur de leurs concitoyens. La quasi-totalité des contacts judéo-arabes sont suspendus dans le pays, et le père Émile, avec le petit groupe de dialogue qu'il a convoqué dans cet hôtel de Jérusalem, fait figure d'utopiste un peu ridicule, de naïf qui n'a rien compris à la situation.

Oui, tout est bien en train de s'écrouler...

De tout ce qui se dira au cours de ce séminaire monté dans des conditions surréalistes, Émile retiendra une seule phrase. Un moment qui fera basculer sa vie dans un combat qu'il n'avait pas imaginé.

Les discussions sont houleuses, les mêmes arguments sont ressassés par les uns et les autres, on piétine. Malgré leur isolement volontaire, les protagonistes sont encore traumatisés après cet enchaînement incroyable des événements qui viennent d'avoir lieu, aussi spectaculaires que sanglants. « Que nous est-il arrivé ? » se demandent-ils. Et ils ne savent que répondre. Encore moins avancer, comme le leur demande le prêtre arabe qui les a réunis, vers une définition concrète de la société et de l'État qu'ils désirent construire. Ont-ils seulement la force d'exprimer aujourd'hui un désir, ont-ils la possibilité de se tendre vers l'avenir alors qu'ils sont tétanisés par le présent, engloutis de jour en jour par un déluge d'informations alarmantes ? Ils se connaissent, pourtant, ils travaillent ensemble depuis longtemps pour que « leurs » jeunes apprennent à vivre ensemble dans un même État démocratique...